

Jamel déboule

A 28 ans, c'est l'acteur le mieux payé de France, mais, comme il dit, il n'a pas changé. Les succès au cinéma n'ont pas entamé son goût du partage, sa spontanéité et son grand cœur. Alors qu'il prépare son retour sur scène dès le 23 décembre avec « 100% Debbouze, au Casino de Paris, il s'est confié à notre reporter avec son habituel franc-parler : religion, origines, argent, vie sentimentale ...

Entre « Jamel en scène » et ce nouveau one-man show, trois années de succès – télé, cinéma, musique – se sont écoulées. Cela vous a-t-il donné confiance ?

C'est gratifiant pour l'égo, cela permet de dormir tranquille, mais ce qui me fait me lever le matin, c'est de savoir si je fais toujours rire.

Vous ressentez une crainte à l'idée que le public n'adhère plus ?

Oui, à long terme, cela m'angoisse un peu. Depuis toujours, que ce soit dans les cours de récréation à la maternelle, dans les halls de bâtiment, dans les restaurants, j'ai besoin de faire marrer les gens, de faire le pitre. C'est mon moyen d'expression. Alors, je me demande si les histoires que je vais leur raconter vont continuer à les intéresser. Je veux me tester et la scène est le seul endroit où je ressens une vraie pression. C'est immédiat, le verdict est sans appel. Si tu es drôle, les gens rient ; autrement, c'est le bide. Pas de demi-mesure. Le succès de ces trois dernières années me permettra d'être privilégié dans le sens où j'aurai cinq minutes de grâce. Ensuite il va falloir taffer, aller au charbon. J'adore ça !

Vous avez beaucoup travaillé ce nouveau spectacle ?

Non ! Je l'ai énormément réfléchi et je le travaille sur scène avec les gens. J'y ai pensé, je l'ai testé avec des potes, des gens qui sont pour moi des « bonnes souris de laboratoire ». Le reste se passe sur scène au fur et à mesure. Ma démarche vis-à-vis des blagues, c'est un peu comme si tu lâchais une mouche sur scène et que tu suives sa trajectoire dans la salle. En fonction de la réaction, je sais qu'il faut améliorer le truc ou l'apprendre par cœur. Les gens sont souvent surprenants dans le sens où ils ne rient pas forcément là où on les attend. De toute façon, jouer le même spectacle tous les soirs est pour moi inconcevable.

Vous parlez de tester le spectacle sur des proches. Avez-vous constamment besoin de ce partage avec la famille, les amis qui vous accompagnent un peu partout ?

Il m'est impossible d'imaginer vivre ce métier seul. Ce matin, je me suis réveillé en me disant : « il faut que j'aille au Costes pour me faire interviewer. » Mon père, lui, se disait « il faut que j'aille à la Comatec pour passer le balai dans 19 stations de métro. » Je ne me lève pas avec la même motivation de mon père et ça, je ne l'oublie pas. J'ai grandi dans un milieu où

certains vivaient dans la misère, d'autres, encore plus dans la misère et d'autres étaient la misère. Nous, on vivait dans la misère, mais on avait l'amour et la chance d'habiter en France. Car c'est une vraie chance ! Il y a le Secours Populaire, les assistantes sociales. C'est en ces êtres que je crois. Emmaüs, Sœur Emmanuelle, ce sont eux qui font bouger les choses. Alors, lorsque je me retrouve à Los Angeles dans les studios de Snoop Dogg, à New York avec Spike Lee ou dans le désert de Ouarzazate avec Alain Chabat, je n'ai pas envie de vivre ça tout seul car, quand je le raconterai à Trappes, personne ne me croira !

Le partage a toujours fait partie de votre état d'esprit ?

C'est l'éducation. Ma mère m'a inculqué cette valeur primordiale et ce n'est pas le succès qui changera ma façon d'être. Aujourd'hui, j'ai de quoi partager et c'est un plaisir de donner à ceux que j'aime.

Comment assumez-vous le fait d'assouvir tous vos rêves et d'être aujourd'hui l'un des acteurs français les mieux payés ?

Sans pression. Comme je l'ai déjà dit chez Fogiel, aux yeux de mon frère ou de mon père, je ferai toujours pipi au lit. Ça évite de prendre la grosse tête. J'habite un bel appartement à Saint-Germain-des-Prés et on dirait la M.J.C. de Nanterre : il y a tout le temps du monde ! Cela me permet de garder les pieds sur terre. Aujourd'hui, je roule en Ferrari. C'était un rêve de gosse et, même si c'est la superclasse, j'ai parfois l'impression que c'est un moyen de transport comme un autre. Mes proches me font prendre conscience que c'est un luxe qui n'est pas donné à tout le monde. Et là, je réapprécie de la conduire, même si, en ce moment, je crois que c'est un pote du XIXe qui a les clefs. Mon entourage m'évite de me retrouver dans dix ans à prendre de la drogue au milieu de prostituées en trouvant ça normal.

Au cinéma, vous avez joué des personnages très différents, que ce soit dans « Zonzon » de Laurent Bouhnik, « Amélie Poulain » de Jean-Pierre Jeunet ou encore « Astérix et Obélix ». Pourtant, on vous catalogue toujours comme un acteur comique. N'est-ce pas un peu réducteur ?

Quand j'ai interprété le rôle de Lucien dans « Amélie Poulain », beaucoup de critiques m'ont dit : « C'est génial, ça change de d'habitude ! » Comme si ce que je faisais d'habitude était chiant ! Ce qui m'énerve, c'est qu'on ne me prenne pas pour un acteur à part entière. Encore aujourd'hui, aucun metteur en scène ne m'a proposé de sortir de mon corps. Cela ne me poserait aucun problème. Je suis comédien. J'ai joué à faire l'empereur devant ma glace, je me suis retrouvé dans des matchs d'improvisation où j'étais P.D.G. d'une banque, j'ai joué dans « Le Roi Lyre », mais jusqu'à présent aucun réalisateur n'a osé me pousser dans mes retranchements.

Tout ce cheminement, de la radio à la télé, n'aurait été qu'un parcours initiatique pour arriver à votre but véritable : le cinéma.

Mon rêve ultime était de monter sur scène ; il est assouvi. J'ai joué dans les caves à Trappes, dans le désert de Toznit avec 40 degrés de fièvre, sur des cagettes dans des marchés, à la fête de 'L'Huma » les pieds pleins de boue au milieu de 600 personnes qui passent sans te calculer... Cela fait quinze ans que je fais ça et, où que ce soit, je prends le même plaisir. Mais

le cinéma me tient à vraiment cœur. Si demain Brian De Palma ou un metteur en scène français que j'aime me demande de jouer une petite fille dans les bois, je le fais !

Vous jouez dans le prochain Spike Lee. Là aussi, c'est un rêve qui se concrétise ?

« She Hates Me » sortira en 2004 et j'ai pris un plaisir énorme à le tourner, même si je n'ai qu'un tout petit rôle. Le plus grand kif, c'est que Spike Lee va réaliser la vidéo de mon spectacle « 100% Debbouze » ! Tu es le premier à qui je le dis car il vient de me le confirmer par téléphone il y a quelques heures. C'est un truc fou ! Il vient exprès la semaine prochaine pour partir avec moi en tournée. La grande classe !

Vous participez à de nombreuses œuvres humanitaires. Vous venez d'ailleurs de dessiner, en collaboration avec Reebok, une paire de baskets pour l'association L'Heure Joyeuse, dont les bénéfices seront reversés pour aider les enfants démunis au Maroc.

Plus j'avance et plus je m'aperçois qu'il y a beaucoup de gens qui m'écoutent. Faire la connexion entre les gens qui galèrent et ceux qui me kiffent, c'est relativement simple. Il suffit de dire aux médias qu'en achetant cette paire de baskets on tend la main. Le Maroc est en voie de développement avec tout ce que ça implique, et des enfants y meurent de faim. Lorsque j'ai rendu visite à l'association L'Heure Joyeuse, je suis entré dans une immense salle avec je ne sais combien de centaines de gosses des rue et de mères qui n'ont pas de quoi s'acheter du lait ou des couches. Une vision d'horreur, je n'en ai pas dormi. Donc, j'ai d'abord organisé un match de foot avec des stars comme Makalele, Pires, Bomsong, Sagnol, Arsène Wenger... Et on a rempli un stade au Maroc juste après les attentats du 16 mai. C'est là qu'un pote de chez Reebok m'a donné l'idée de créer une basket. Les baskets, c'est ma culture et celle des cités. Il faut toujours en porter au cas où on aurait à courir ! J'ai dessiné un modèle avec le mot « espoir » écrit en arabe. La totalité des bénéfices sera reversée à l'association.

Comment avez-vous réagi après les attentats qui ont touché le Maroc ?

J'étais triste. J'ai parlé avec des intégristes musulmans, j'ai parlé avec des intégristes juifs et ils ont une chose en commun : ils sont cons. Ce sont eux qui tuent leurs propres frères et sœurs en pensant faire avancer les choses. Forcément, on va dans une impasse en tuant des gens pour imposer des idées. C'est une méthode digne des croisades et ils n'ont pas compris que tout cela était fini. Maintenant, il y a Internet, le portable, on peut dialoguer. Pourtant, en 2003, avec toute cette technologie, on oublie l'essentiel : se parler. Que ce soit George Bush, Ben Laden ou Ariel Sharon, ils font leurs conneries et on sera tributaires de leurs décisions toute notre vie, qu'on vive en France, en Asie du Sud-est ou au Congo. Si l'un des trois décide que ça va être la merde, alors ça le sera ! Ces gens me font peur, ils sont les fléaux de notre société. C'est un peu facile de dire ça dans un grand hôtel, mais c'est la seule chose que je puisse faire : avoir ma conscience politique et mon opinion. La guerre en Irak a prouvé que tu as beau manifester, lorsque la décision est prise en haut de l'échelle, plus rien ni personne ne peut y changer quoi que ce soit.

Vous vous êtes d'ailleurs retrouvé, bien malgré vous, au cœur d'une polémique après le sketch de Dieudonné dans l'émission de Marc-Olivier Fogiel où il a fait le salut hitlérien en parlant de l'axe américano-sioniste. Quelle a été votre réaction a posteriori ?

Merci tout d'abord de préciser que c'était bien malgré moi ! J'ai été déçu. J'étais sincère en disant que son spectacle « Le Divorce de Patrick » était très bien car il donnait son avis sur les religions sans blesser personne. Chez Fogiel, il faut dire que je n'entendais pas trop ce qu'il disait ; j'ai eu du mal à le reconnaître puisqu'il était masqué et sa voix transformée. Lorsque j'ai vu le signe nazi, je me suis dit que ça dérapait vraiment. J'étais d'autant plus gêné que j'étais la position d'un mec à qui on rend hommage. Je me suis dit qu'il ne maîtrisait pas son discours. Le problème avec Dieudonné, c'est qu'on ne sait jamais quoi penser. Les conséquences, c'est que, aujourd'hui, lorsque tu dis bien aimer ses spectacles, tu passes pour un antisémite.

Surtout quand on sait qu'actuellement le terrain est plus que propice !

Bien sûr. Dans les banlieues, l'antisémitisme grandit à cause de la propagande et du bourrage de crâne. Les gosses, eux, ne savent pas ce que le terme antisémite désigne. Ils ont entendu le terme juif, le terme arabe et ils font leur soupe avec ça. J'ai grandi, j'ai mangé, j'ai déconné avec des Juifs, des Portugais, des Sénégalais... Les origines, ça ne veut rien dire dans nos cités parce qu'on est tous dans la même merde. Le problème n'est pas d'être juif ou arabe, mais de lutter contre les cafards et l'insalubrité de nos appartements. L'antisémitisme, c'est à des milliards de kilomètres de nous. Le souci dans ces banlieues n'est pas la couleur de peau, mais le fait de savoir ce qu'on va manger le soir. C'est pour cela que je trouve que le sketch de Dieudo était mauvais et malvenu. Avec mes potes, Bacri, Gad Elamleh ou Chabat, qui sont juifs, on ne s'est jamais posé la question. On s'envoie des vanes à longueur de journée mais jamais sur la religion. Pas parce que c'est tabou, mais parce que ce n'est pas ce qui nous importe chez l'autre. La religion, les origines, la classe sociale, le niveau scolaire, cela ne compte pas pour moi et j'espère que c'est la même chose pour Dieudonné. Les Arabes ont tellement pas la cote en ce moment que tout est bon à prendre. Le roi Zinedine Zidane, même Faudel qui chante en français, je suis d'accord ! que ce soit la Marche des beurs dans les années 80 ou l'insécurité aujourd'hui, les Arabes sont au cœur du débat. Il y a des lueurs d'espoir, mais la lumière, elle, ne s'allume jamais. J'espère faire partie avec Zizou de ces petites loupiotes qui donnent un peu de joie aux mômes.

On a l'impression que le phénomène Jamel vous dépasse. Que les enfants reprennent les gimmicks de votre phrasé, cela relève du fait de société ?

Je suis aux anges ! Je me dis que je peux m'arrêter demain, j'aurai accompli quelque chose. Cela prend des proportions que je ne maîtrise même plus. Je crois toujours en ce que je fais et c'est pour cela que ça paie. Pour « Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre », je n'ai pas voulu être payé et j'ai demandé 1 franc par entrée tant j'étais sûr du succès. Cela a fait de moi l'acteur le mieux payé en 2002 mais simplement parce que j'ai pris un risque. Depardieu en a pris moins.

Et moins d'argent aussi !

Oui, aussi !

Aujourd'hui, les gens se focalisent sur votre appartement à Saint-Germain-des-Prés et votre argent. Il semble que l'on ait plus de « respect » pour une personne qui gagne au Loto que pour un jeune mec des cités qui devient très riche. Comment expliquez-vous ce phénomène ?

En France, on est assez pudique vis-à-vis de l'argent. Dans ma culture, l'argent se partage et je n'ai pas honte d'en gagner. Pour mon spectacle, je suis entouré de quinze personnes alors que je suis seul sur scène. Sur une photo parue dans Paris Match, où j'étais sur un lit avec mes potes, pendant que d'autres étaient par terre, la légende disait en gros que « Jamel vivait entouré d'une cour ». Ce la 'a blessé ! Cela donnait l'image d'un mec avec la grosse tête. Je te jure le plus sincèrement du monde que si demain tout s'arrête, je ne regretterai rien. Je viens des bidonvilles de Casablanca, de Barbès, de Trappes, alors y retourner sera moins difficile pour moi que pour celui qui est né une cuillère en argent dans la bouche. Je sais ce que c'est la merde !

La seule chose difficile à gérer à cause du succès, c'est votre vie sentimentale ?

J'adorerais vivre avec une meuf et une famille dans le genre de la famille Ingalls dans « La petite maison dans la prairie », mais je n'ai pas le temps. Ça me manque lorsque, parfois, je me retrouve seul. Je ne me projette pas dans l'avenir, même si, pour la première fois de ma vie, je ressens l'envie d'avoir un enfant. Malheureusement, c'est un truc purement égoïste car je ne pourrais pas lui donner le temps dont il aurait besoin. Il faut que je sois là quand il se réveille et quand il s'endort. Je ne conçois pas la paternité autrement.

Vous avez rejoint la ligue d'improvisation en 1989, quelque temps après l'accident qui vous a coûté un bras, le fais d'avoir frôlé la mort a-t-il contribué à forger la joie de vivre que vous dégagez ?

J'ai perdu un ami dans cet accident et j'ai eu beaucoup de mal à me faire à l'idée que moi j'étais vivant et pas lui. Lorsque tu n'arrives pas à prendre une casserole ou à porter un nourrisson dans tes bras, forcément, c'est quelque chose que tu vis très mal. Ce qui m'a permis de relativiser et de comprendre que j'avais eu une chance énorme, c'est lorsque j'ai fait de la rééducation pendant un an et demi dans un centre. J'y ai vu des mecs vraiment cassés avec des broches partout. Moi, j'avais juste une écharpe qui entourait mon bras alors que certains avaient besoin de sept personnes pour se déplacer. C'est là qu'on se dit : « Il y a toujours pire que soi, alors ferme-la et avance ! » C'est ce que j'ai fait.

Paris Match – Décembre 2003